

« Un pied dehors, un pied dedans »

Débat organisé par Christophe KANTCHEFF, journaliste (Politis) dans l'espace de Campement Urbain au Grand Palais.

Avec : Frédéric BIAMONTI, réalisateur de documentaires pour la télévision (dernier film : le Destin des Halles), **Robert GUEDIGUIAN**, cinéaste (derniers films : Le Promeneur du champ de mars, le Voyage en Arménie) et producteur (Agat films), **Christophe KANTCHEFF**, journaliste (Politis), **Elias Sanbar**, historien et écrivain (derniers titres parus: "Figures du Palestinien", Gallimard ; "Être Arabe", Sindbad/Actes Sud).

Christophe Kantcheff a choisi le « thème » de son débat en réponse à l'invitation de Campement Urbain à intervenir au Grand Palais. Vu le contexte polémique de l'exposition, le débat se devait d'être réflexif et parler des enjeux particuliers d'une telle intervention dans le contexte particulier d'une « infiltration dans une exposition officielle ». Il devait poser plus généralement la question de l'engagement et de la visibilité dans le contexte Français d'une centralisation de la culture.

Christophe Kantcheff a proposé quatre positions :

- les deux pieds dedans
- les deux pieds dehors
- un pied dehors et un pied dedans
- les deux pieds nulle part

Il a ensuite interrogé les participants sur les motifs qui les avaient amenés à accepter cette invitation, ainsi que la manière dont ils avaient compris les termes de l'intitulé « Un pied dehors, un pied dedans ».

Selon **Robert Guediguian**, la question ne se pose plus puisque selon lui il n'y a plus de dehors. C'est manifeste pour le cinéma marginal qui n'a plus aucune visibilité car il n'a aucune légitimité économique.

Si le dehors n'existe que s'il est visible, alors il n'y aurait plus que du dedans aujourd'hui. Cela signifie qu'il faut être d'une vigilance extrême et qu'il faut savoir mesurer les concessions que l'on fait.

Christophe Kantcheff lui fait remarquer que certains de ces films bénéficient d'une reconnaissance publique grâce à un public engagé, en dépit de leur relégation économique.

Pour Elias Sanbar, l'expression « Un pied dehors, un pied dedans » fait d'abord référence à un dicton arabe qui désigne les hésitants, ceux qui n'arrivent ni à entrer ni à sortir.

Il propose donc une cinquième position : les deux pieds dedans et les deux pieds dehors, c'est-à-dire choisir plutôt le mouvement et la marche. L'immobilité et la fixité provoquant la disparition. Cette position n'est ni simple ni confortable, et la question qui se pose alors est : comment je marche ?

Il s'agirait donc de prendre place et ne pas aller à la place que l'on nous a réservé.

Frédéric Biamonti partage ses interrogations en tant que documentariste travaillant à la télévision. Il parle de sa position toujours à la lisière de ce que ces commanditaires peuvent tolérer, et de la responsabilité que cela exige.

Ils parlent tous les quatre de la « figure » de l'intellectuel engagé et tentent de redéfinir ce terme, passablement galvaudé. Ce serait, selon **Elias Sanbar**, quelqu'un dans l'action qui ne s'arrêterait pas de réfléchir pour autant. De ce point de vue, les cinéastes engagés

l'intéressent particulièrement car ils font des images et réfléchissent dans et à partir de là de celles-ci.

Elias Sanbar a ensuite parlé de sa position (de « déchirure » selon les termes de **CK**) non pas en tant qu'exilé mais en tant qu'intellectuel arabe.

Le terme de « déchirure » lui paraît mal approprié ici, car la déchirure c'est l'injustice. Il fait d'ailleurs remarquer ironiquement qu'il a toujours « été accueilli » car venant d'un milieu protégé où « l'on vous reconnaît ».

Il en est ainsi venu à parler de sa cause : celle du peuple palestinien, pour dire que lorsqu'on est militant, ce qui justifie notre engagement n'est jamais le lieu de notre naissance. Quoiqu'on en dise, la cause dont il s'agit ici n'est ni une question nationale, ni une question ethnique, mais bien une question d'ordre politique.

Pour lui « la posture de l'exilé » pourrait être « une forme de réponse à la question de la place qu'il convient de prendre aujourd'hui ».

Dans l'exil, les gens finissent par devenir absents, ils s'évanouissent.

Comment reconquérir ce temps, ce temps de l'attente, lorsqu'on n'a pas de lieu ? Comment réintégrer la durée par le mouvement, et pas seulement par la géographie ? C'est cela l'enjeu pour Elias Sanbar.

La Visibilité et l'écoute sont apparues comme deux notions importantes dans le débat.

Selon **Frédéric Biamonti**, la visibilité est toujours risquée, car dès lors qu'un point de vue est énoncé, le malentendu est possible. Mais, c'est un risque qu'il faut avoir le courage de prendre en dépit de la peur partagée par la plupart de ceux qui travaillent dans ce milieu, et qu'il faut préférer selon lui au cynisme.

La télévision peut aussi apparaître comme un médium extraordinaire en regard du nombre de gens qui y ont accès. Y travailler engage véritablement la responsabilité de l'auteur, mais reste symboliquement beaucoup moins valorisant qu'un travail dans des milieux plus marginaux.

Au sein du système de la télévision, qui est un système de flux, le documentaire pourrait selon **Frédéric Biamonti** être considéré comme un moment de mémoire. C'est un média qui donne accès à une autre temporalité et qui permet de se retourner sur le passé.

Pour **Elias Sanbar** la visibilité est l'exact opposé de la réalité. Elle nous dit le contraire. Ainsi, donne-t-il l'exemple de la situation d'une ville occupée. Quand les chars se montrent, ce n'est pas que l'ennemi est fort; c'est au contraire, qu'il faiblit et qu'il montre les forces qu'il lui reste.

La question des stratégies à adopter est également incontournable.

Elias Sanbar propose une distinction entre conversation et polémique, pour préférer le mode de la conversation à celui de la polémique qui consisterait à regarder sans entendre.

Robert Guediguian, au contraire, dit ne suivre aucune stratégie. C'est la conscience d'une oeuvre à accomplir au service de ceux qui n'ont pas la parole qui le guide. La question est pour lui, celle de l'efficacité des effets d'une action et d'une position, et par conséquent des moyens et des limites que l'on se fixe pour y parvenir. C'est pourquoi il ne fait pas de distinction entre son activité de producteur et celle de réalisateur. Son objectif est de créer « un dehors, dedans ».

Christophe Kantcheff a ensuite interrogé ses invités sur les différents modes d'interventions politiques qui, selon eux, restaient possibles.

Robert Guediguian est revenu sur son intervention lors du référendum sur le traité constitutionnel et sur la sortie désormais célèbre de Patrick Le Lay, directeur de TF1.

Le retentissement d'un engagement politique, médiatique sur un travail, n'est selon lui pas à prendre en considération. Il a cependant minimisé les effets d'un tel engagement, vu le système capitalisme et marchand aujourd'hui de rigueur : la logique étant exclusivement celle du profit, les positions éthiques, idéologiques n'ont que peu de poids.

L'engagement des artistes se joue donc dans les oeuvres, indépendamment des interventions qu'ils peuvent faire en tant que citoyens, même si des liens existent de l'un à l'autre : il est certain que la notoriété d'un artiste peut lui offrir une tribune médiatique dont il peut profiter.

Pour **Elias Sanbar**, la question de l'engagement est essentiellement une question de clarté. Il faut savoir énoncer clairement comment on se place politiquement et se placer en amont des actes. C'est une question éthique.

Plusieurs personnes ont ensuite participé au débat et proposé d'autres possibles pour ce monde « sans marges ».

L'exil est pour plusieurs d'entre eux une alternative à « ce dedans et ce dehors ». L'exil, ce serait prendre une place ailleurs, et toujours être en mouvement.

Sylvie Blocher a proposé le concept d'un regard de biais « bissectrice » qui serait une alternative au regard « royal » qui oblige à considérer ce que l'on voit selon le principe statique de la symétrie et des constructions intellectuelles binaires.

Suite à une intervention de l'avocate **Agnès Tricoire** sur la question de l'auteur, le débat s'est dirigé vers la polémique dont Peter Handke a récemment été l'objet à la Comédie Française, pour questionner ce qui constitue l'engagement chez un artiste : son travail et sa position en tant que citoyen.

Pour **Frédéric Biamonti**, les raisons exposées n'ont été que des prétextes à la censure. **Agnès Tricoire** a ensuite noté qu'on renvoyait les prises de position politiques de Peter Handke dans le domaine de la fiction du fait qu'il était écrivain.

Pour **Elias Sanbar**, tout cela témoigne avant tout du profond ennui de la société française, qui croit débattre de questions qui ont beaucoup d'impact quand elles n'intéressent personne hors de l'hexagone.

Elias Sanbar a ensuite rappelé qu'il fallait vraiment distinguer l'analyse d'un texte et l'adhésion à ce texte, tout comme l'importance de la distinction entre l'oeuvre et l'homme. (Par exemple il cite son amitié pour Genet, dont l'antisémitisme était très « critiquable »).

Ce à quoi n'ont pas acquiescé tous les participants au débat en arguant qu'il ne fallait pas poser des questions de principe à priori.

Robert Guediguian affirme que « c'est excuser des salauds que de vouloir maintenir cette distinction entre l'oeuvre et l'artiste ».